

II. 2. L'instinct

3. 2. 28.

De nos jours, l'instinct est un concept délaissé dans la mesure où il ne sert plus à grand-chose. En même temps, cette mise à l'écart fut plutôt commode pour une psychologie largement incapable d'en rendre compte.

En son sens actuel, le terme apparut au Moyen Age, alors même que l'enjeu - chez un Thomas d'Aquin notamment - était de marquer la dignité humaine par rapport aux animaux et la singularité du destin de l'homme dans la Création. Dans un tel contexte, nous l'avons vu précédemment, il était important de montrer que l'animal ne pense pas et agit de manière toute mécanique. Et l'idée se maintint jusqu'au tournant du XVIII^e siècle, quand on se mit plutôt à voir dans l'instinct une pensée qui ne s'exprime pas. Quand on découvrit que l'instinct n'est pas infaillible ; qu'il se trompe et ne progresse pas. L'instinct parut alors une pensée inaboutie, avortée.

Très vite, ainsi, on reconnut l'instinct comme une sorte d'intelligence sans la connaissance. Sorte d'apprentissage héritable, potentiel comportemental s'exprimant différemment selon les situations, l'instinct pouvait dès lors recevoir à peu près la même définition que l'intelligence, à condition de reconnaître celle-ci stagnante car incapable de se saisir elle-même - ce qui désigne sans doute après tout son fonctionnement le plus courant. L'instinct fut en ce sens rattaché à l'habitude et disparut pratiquement comme concept propre. Quant à l'intelligence, elle ne fut jamais un concept très opératoire. De nos jours, les philosophes étudient le langage (et non plus la raison) et les scientifiques le cerveau. Entre les deux, l'intelligence est (malheureusement) laissée aux tests des psychologues (voir 4. 3.).

Du côté des philosophes, en effet, il y a un dogme : pas de pensée sans langage – lequel, surtout si l'on considère comment il est invoqué par rapport à l'intelligence animale, paraît avoir remplacé « l'âme » - comme si, plutôt que nous parlons ou pensons, c'était le langage qui parlait et pensait à travers nous. Cette priorité du langage sur la pensée marque ce qu'on a nommé le

« tournant linguistique » en philosophie ; selon lequel tout ce qui mérite d'être qualifié de pensée doit être linguistiquement exprimable.

Il ne faut pas demander une démonstration d'une telle affirmation. Il s'agit d'un dogme, ou plutôt d'une approche développée notamment par le béhaviorisme, soucieux d'évacuer toute idée de « boîte noire » dans les études psychologiques. Toute instance de pensée à laquelle on n'aurait pas accès et que le langage ou les actes ne révéleraient pas complètement. On en vint donc à postuler que toute pensée est exprimable et finalement, cela ne suffisant pas, est exprimée.

Un artefact méthodologique commode aboutit ainsi à un énoncé absurde : si toute pensée n'existe que s'il elle est exprimée, elle n'existe que telle qu'elle est exprimée. Dès lors, il faut croire non seulement que je ne pense pas sans une sorte de monologue intérieur constant mais que je ne peux également comprendre que ce qui est dit comme il est dit puisqu'on ne peut penser plus que ce qui est dit. Il est donc impossible de saisir des significations différentes dans ce qu'indique le langage. Si par un froid glacial, quelqu'un soupire « comme il fait chaud ! », il m'est impossible de comprendre que c'est ironique.

Pourtant, le dogme prit facilement – la psychanalyse dut ainsi annoncer que l'inconscient est structuré comme un langage. Et l'on se mit à soutenir que c'est le langage qui définit la pensée, ce qui est tout aussi absurde (voir 1. 2. 13.). C'est qu'on pensait s'être ainsi débarrassé de « l'esprit », ce qui semblait furieusement moderne. Toute pensée fut ainsi référée au cerveau, lequel fut comparé à un ordinateur et l'on admit assez largement qu'il n'y a pas de pensée chez l'animal. Et qu'il n'y a pas de mystérieux « instinct » non plus. Dès lors, le comportement animal, dans la mesure où il paraît causalement fondé et sensé, est renvoyé à quelque mystérieux agencement neuronal sélectionné par les nécessités de l'adaptation. Il nous est ainsi devenu plus facile d'accorder le raisonnement à un neurone ou à un gène qu'à un animal !

Par rapport à Thomas d'Aquin, nous avons gardé l'idée que l'animal ne pense pas mais nous ne lui reconnaissons plus cette raison minimale que l'instinct permettait encore de lui accorder - la raison est souvent ramenée de nos jours à une modalité d'adaptation parmi d'autres.

Au total, notre époque n'a pas choisi la facilité, puisqu'il lui faut se demander comment des comportements qui laissent place à d'incontestables initiatives et apprentissages peuvent être rapportés à des réalités génétiques, organiques et adaptatives dénuées de toute capacité de penser.

Pour la pensée commune, en revanche, l'instinct existe toujours : l'instinct maternel par exemple, qui désigne une raison irrépressible quoique peu explicable. Sans doute la pensée commune se trompe-t-elle quant à la réalité de cet instinct qu'elle invoque. Mais son jugement n'est certainement pas vide s'il revient à désigner ce qui nous agit et dont nous ne pouvons pourtant rendre clairement raison : pourquoi avons-nous des enfants ? Cela relève-t-il vraiment d'une décision rationnellement fondée ? Argumentée ?

Notre pensée nous déborde et, en ce sens, n'échappe pas à l'évolution. Ceci ne fait pas de l'esprit un simple phénomène d'adaptation. Au contraire, cela force à reconnaître la vie comme intelligence, ouvrant une perspective peu explorée : rendre compte du vivant à travers ses productions les plus hautes. En y incluant l'esprit donc, sans réduire celui-ci à ses opérations les plus simples.

Ci-après, nous présenterons la notion d'instinct à travers deux thèmes :

A) une pensée sans conscience

B) l'habitude.

A) Une pensée sans conscience

3. 2. 29.

L'instinct désigne un comportement sans délibération.

Traditionnellement, l'instinct désignait un comportement marqué par l'absence de délibération. Une action parfaitement réalisée mais automatique, au sens où elle n'est pas consciemment formée ni ajustée en regard de ses conséquences possibles et même de son but. Un comportement non pas aveugle au sens d'inadéquat ou d'inajusté, tout au contraire, mais de non réfléchi.

Ce n'est qu'au Moyen Age qu'*instinctus* qualifia les actions des animaux pour dire d'abord qu'elles ont lieu de manière parfaitement adéquate. Chez les Romains, *instinctus* caractérisait l'inspiration divine (*instinctu divino*) ou le sentiment naturel par lequel tous les hommes connaissent Dieu.

Pour Thomas d'Aquin, ainsi, ce qui caractérise l'animal est son impossibilité à *choisir* rationnellement. Entièrement guidé par les conditions de son environnement, sans recul ni marge d'autonomie, ses réactions sont celles d'un automate (*Somme théologique*, 1266-1274, II, Question 6, art. 2 & Question 17, art. 2). L'animal ne délibère pas, pour Thomas. Donc il n'est pas libre, ni responsable de ce qu'il fait. Ce point de vue, qui soulignait l'*innocence* de l'animal, pourra prendre, nous l'avons vu, une dimension toute christique dans le discours chrétien. Mais nous avons vu également que Descartes pourra lui plaquer un modèle tout mécaniste et faire de l'animal une machine.

Au total, l'instinct était pensé comme une force autonome guidant les animaux et l'on considérait que la nature humaine combinait à la fois l'instinct aveugle et la pensée rationnelle comme deux entités distinctes et conflictuelles. Fontenelle fut l'un des premiers à considérer différemment l'instinct dans un petit texte non daté (*De l'instinct*¹).

Fontenelle : l'instinct n'est pas réfléchi mais il est lucide et nullement infallible.

Fontenelle remarque surtout qu'il faut bien penser en quelque façon aux actes que l'on accomplit d'instinct, qu'on ne pourrait guère réaliser en dormant. L'instinct est le propre d'un esprit éveillé. Mais quoique son action soit volontaire, l'esprit ne sait alors pas de conscience claire ce qu'il veut faire.

¹ *Œuvres complètes*, 7 volumes, Paris, Corpus Fayard, 1990-1997, T. VII.

Pour Fontenelle, il n'existe donc pas "d'instinct", au sens d'une faculté indépendante de la raison, susceptible de s'opposer à elle. L'instinct relève de la pensée, même s'il en représente une forme inférieure, non consciente. Comme elle, il se forme par apprentissage. Il se constitue par un jeu d'essais et d'erreurs et c'est pourquoi il n'est nullement infaillible, malgré sa réputation. De fait, l'éthologie moderne valide ces affirmations. Dans la construction d'un nid d'oiseau, beaucoup d'ajustements et d'initiatives individuelles interviennent et il est difficile de faire la part de l'inné et de l'acquis, note Jean Piaget. L'intelligence n'est pas coupée de l'instinct (*Le comportement moteur de l'évolution*, 1976²).

Fontenelle remettait ainsi en cause l'idée qu'à travers l'instinct la Nature guide infailliblement les êtres vivants vers ce qui leur convient le mieux. Une idée commune, qui est loin d'avoir disparue de nos jours et que l'on retrouva notamment dans un ouvrage qui fit date, les *Observations physiques et morales sur l'instinct des animaux* (1760³) d'Hermann Reimarus ; lequel s'attachait à montrer que, dans leur agencement parfait, les instincts et habiletés innées des animaux, ne peuvent qu'avoir été formés par le Créateur.

En fait, le comportement instinctif produit effectivement d'assez nombreuses "dystélies", c'est-à-dire qu'il est capable d'être détourné et même d'aller tout à fait à l'encontre du bien propre de l'individu. L'exemple le plus célèbre est sans doute celui du coucou, qui dépose son œuf dans le nid de passereaux, lesquels nourrissent sans s'en rendre compte ce poussin parasite qui a éliminé leur propre progéniture. On cite également le cas du cardinal (*Cardinalis cardinalis*) qui, comme d'autres petits oiseaux, est capable de nourrir régulièrement pendant plusieurs semaines un poisson comme le cyprin doré, qui a appris à monter à la surface de l'eau pour recevoir ainsi de la nourriture. L'oiseau obéit alors simplement au stimulus d'une bouche ouverte, ressemblant à celle de ses oisillons, qu'il remplit d'insectes.

On peut penser sans le savoir.

La conception moderne de l'instinct sera bien celle qu'annonçait Fontenelle : une pensée rationnelle mais non consciente d'elle-même ; soit la découverte que *l'on peut penser sans le savoir*. C'est là notamment ce qu'on lit dans l'article "Instinct" de

² Paris, Gallimard, 1976.

³ trad. fr. en 2 volumes, Amsterdam, Changuion, 1770.

l'Encyclopédie (1751-1765⁴), rédigé par Charles Leroy (1723-1789), lieutenant des chasses de Versailles et proche de Condillac et de Rousseau⁵.

Sensible à l'intelligence du comportement animal - l'ingéniosité dont témoigne la construction des nids, la ruse du renard, etc. - Leroy caractérise l'instinct par trois traits :

- 1) c'est une pensée rationnelle, fondée sur la comparaison et la déduction ;
- 2) ce n'est pourtant pas un savoir puisqu'il ne saurait rendre compte de ce qu'il fait. L'instinct est rivé aux besoins, quand la connaissance naît, elle, du désintéressement. Le regard objectif sur le monde et partant l'intelligence supposent quelque loisir qui permet de s'en détacher (c'est là l'idée rousseauiste selon laquelle la culture naît du désœuvrement, qui suppose lui-même l'abondance) ;
- 3) c'est une pensée qui ne progresse pas d'elle-même ; qui ne s'éclaire pas. Cela, néanmoins, ne signifie pas que l'instinct soit incapable de se perfectionner. Nous ne remarquons guère de progrès chez les espèces, écrit Leroy. Mais qui sait si des intelligences célestes nous observant ne pourraient dire la même chose de nous.

Dans ses *Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux* (1764⁶), Leroy accordera aux bêtes la même perfectibilité que Rousseau attribuait à l'homme. Il verra dans la compassion, c'est-à-dire dans la pitié qui intéresse naturellement les hommes les uns aux autres, la seule véritable différence entre l'homme et l'animal.

Faculté particulière et rebelle à l'intelligence, déclinée en plusieurs facultés distinctes (instinct maternel, de conservation, etc.), l'instinct en vint ainsi à désigner une pensée réfléchie, quoique inconsciente. Et par la suite, l'étude du comportement animal tendra à remettre toujours davantage en cause l'idée d'instinct comme réponse automatique et aveugle, comme comportement autonome et inné. Peu à peu – selon une tendance qui s'affirme encore vivement de nos jours – l'observation scientifique devra reprendre à son compte ce que la proximité aux animaux avait depuis longtemps remarqué mais que les dogmes explicatifs ne permettaient guère de tenir compte pleinement : l'animal est menteur (le cheval qui feint une boiterie en vue du camion qui va l'emmener à une compétition), calculateur (dans les mines, le règlement imposait de n'atteler que dix-huit

⁴ Reprint en 35 volumes, Stuttgart-Bad Cannstatt, F. Frommann Verlag, 1988 .

⁵ Voir E. de Fontenay *Le silence des bêtes*, 1998, p. 465 et sq.

⁶ Paris, Imprimerie de Valade, an X.

wagonnets. Lorsque ceux-ci étaient peu remplis, on avait beau tenté d'en ajouter d'autres, les chevaux démarraient souvent dès le dix-huitième⁷).

Les premiers éthologues, comme Douglas Spalding (il publie plusieurs articles dans la revue *Nature* de 1873 à 1875) ramèneront l'instinct à un apprentissage héritable ; au produit transmissible de générations en générations d'expériences cumulées. Wallace Craig distinguera deux composantes de l'instinct : le comportement d'appétence et celui de consommation, seul inné, tandis que le premier est une activité intentionnelle recherchant une condition stimulante permettant au comportement de consommation de se déclarer (*Appetites and Aversions as Constituents of Instincts*⁸). Cette distinction sera reprise par Niko Tinbergen, qui parlera de l'instinct comme d'un cycle, l'acte de consommation, une fois enclenché, conduisant à un nouveau comportement appétitif, lequel est à même d'agrèger de nombreux éléments d'ordre différent. L'instinct obéit ainsi à une logique propre intégrant, selon un ordre précis, différents niveaux de comportement : appétence, conduites spécialisées (combat, nidification, etc.), réalisées à travers des actes consommatoires particuliers qui se différencient eux-mêmes en mouvements élémentaires (*L'étude de l'instinct*, 1953⁹).

L'instinct comme potentiel comportemental.

Finalement, loin de correspondre à un comportement défini une fois pour toutes, l'instinct, sera ramené à ce qu'on nomme "l'ouverture du programme génétique" chez les espèces capables d'apprentissage. Cela signifie que le comportement instinctif n'est pas programmé génétiquement une fois pour toutes mais que le patrimoine génétique représente plutôt un potentiel comportemental exprimé en fonction des situations¹⁰.

Aristote notait qu'ayant vaincu un mâle, les poules lancent un cri qui imite le chant du coq, que leur crête et leur queue se dressent et qu'il y en a même auxquelles poussent de petits ergots (*Histoire des animaux*, vers 345 av. JC, IX, 631a). Entre mâle et femelle, les attitudes peuvent ainsi s'inverser. Aristote remarquait également que le chant des

⁷ Cet exemple et le précédent tirés de D. Gossin *Aptitudes mentales du cheval*, Paris, Maloine, 1997. Le problème est que le dernier exemple apparaît sous différentes versions depuis au moins Montaigne (*Essais*, II, XII, avec des bœufs et non des chevaux). De sorte qu'on peut se demander s'il ne s'agit pas d'un mythe.

⁸ *Biological Bulletin*, 1918.

⁹ trad. fr. Paris, Payot, 1953.

¹⁰ Voir F. J. Buytendijk « La genèse psychologique de l'esprit maternel » *Les Etudes philosophiques* n° 4, 1960, pp. 453-472.

oiseaux n'est pas inné : retiré de son nid et placé dans un autre, l'oisillon ne chantera pas comme ses parents. A l'extrême, on verra même, au gré des conditions environnantes, des animaux changer du tout au tout leurs habitudes alimentaires. Comme ces moutons lapons dont on rapporte qu'ils dévorent la chair des baleines échoués. Comme le Kéa de Nouvelle-Zélande (*Nestor notabilis*), un perroquet qui, pour se nourrir, attaque les moutons depuis 1868.

L'instinct n'est donc rien de figé mais correspond aux éléments et aux combinaisons d'un véritable *répertoire de comportements*. Ce que met particulièrement en lumière l'étude de ses déterminants hormonaux.

Hormones et comportement sexuel

La découverte des hormones¹¹.

Aristote n'avait pas manqué de noter que le comportement d'un mâle - animal ou esclave - est modifié après une castration ; que le développement et la coloration des différentes parties du corps, la crête des coqs par exemple, en sont également modifiés. L'existence des hormones (du grec *horman* : qui éveille l'activité), responsables de telles modifications, ne sera néanmoins prouvée qu'au milieu du XIX^e siècle par Arnold Berthold (1803-1861) : en transplantant le testicule d'un oiseau normal dans la cavité abdominale d'un oiseau castré, il parvenait à maintenir le comportement sexuel du mâle. De même qu'en injectant de la prolactine à un mâle on provoque chez lui un véritable comportement maternel avec les petits.

Le comportement sexuel comme potentiel.

Le système hormonal représente ainsi pour une large part l'arrière-plan physiologique du comportement instinctif¹². On restaure le comportement sexuel d'un pigeon castré par un simple implant de testostérone dans le noyau antérieur de l'hypothalamus¹³. Chez une jument, même âgée, l'injection de testostérone détermine un comportement masculin (elle tente de couvrir les autres juments, etc.). On rapporte qu'une maladie congénitale, l'hyperplasie des surrénales, se traduisant par une surproduction d'androgènes, fait des petites filles des garçons manqués, etc.

¹¹ Pour une définition des hormones, voir.

¹² Voir par exemple pour le cheval A. F. Fraser *The Behaviour of the Horse*, Wallingford, CAB Int. 1992, p. 40 et sq. Chez les insectes, voir H. F. Nijhout *Insect Hormones*, Princeton University Press, 1998.

¹³ L'œstrogène, l'hormone femelle, donne cependant exactement le même résultat ! En fait, la testostérone est une pré-hormone dont les effets sont médiatisés par un produit métabolique identique à l'hormone femelle. D'après D. McFarland (Dir.) *Dictionnaire du comportement animal* (1987, trad. fr. Paris, R. Laffont Bouquins, 1990, article "Hormones").

Il faut cependant se garder de croire que les hormones déterminent directement la sexualité. Elles ne font plutôt qu'en éveiller les potentialités. Elles n'agissent que comme autant de messages qui la réveillent et rendent possible son expression ou l'inhibent au contraire¹⁴.

Il semble en effet que les mécanismes sous-jacents aux comportements sexuels masculin et féminin sont indifférenciés durant la vie embryonnaire et le restent après la naissance pour les espèces ayant une courte gestation. *L'instinct sexuel correspondrait ainsi à un répertoire, transmis héréditairement, dont une partie seulement est effectivement exprimée par le comportement "normal", sous l'influence des circonstances extérieures qui commandent directement la sécrétion hormonale. Il faut ici encore reproduire ce constat que le vivant n'est jamais tout ce qu'il est ; que son individualité est un processus.* A l'extrême, ainsi, nous trouvons poissons et reptiles dépourvus de chromosomes sexuels. Leur sexualisation est entièrement sous dépendance hormonale. Chez les crocodiliens, la plupart des tortues, ainsi que chez quelques lézards et poissons, la température du milieu régule l'activité des gènes qui codent les hormones concernées. Chez beaucoup de poissons de récif, qui sont hermaphrodites, c'est la structure du groupe qui décide du sexe : si un mâle disparaît, une femelle se masculinise, etc. Ce phénomène est produit sous l'influence d'hormones.

Au total, il faut encore souligner que les messages hormonaux demeurent largement inopérants sans stimulation externe. Le comportement instinctif ne sera pas activé sans le secours de l'expérience. De plus, on trouve rarement un rapport simple entre la sécrétion d'une hormone et l'apparition d'un type particulier de comportement. Les différentes hormones, en effet, commandent le plus souvent toute une chaîne de réactions. Chez la tourterelle, ainsi, la parade nuptiale provoque la sécrétion d'une hormone qui facilitera ultérieurement la collaboration entre la femelle et le mâle dans la construction du nid, la couvaison, l'alimentation des jeunes, etc. Au total, si le système hormonal semble conditionner le comportement sexuel en un sens tout instinctif, ce n'est toutefois pas au sens d'une irrépressible pression. Ce n'est pas parce que certains sous-jacents hormonaux conditionnent des comportements qu'il faut admettre que ces comportements sont totalement définis ainsi et absolument irrépressibles. Pour la pensée commune cependant – y compris en science – chaque phénomène doit avoir sa substance, son ressort caché (voir 2. 1. II.). Ainsi explique-t-on volontiers tel comportement par l'existence de tel gène ou de telle hormone – comme l'ocytocine, qui intervient dans l'attachement de la mère à son enfant et dont on voudrait également qu'elle favorise l'altruisme et la défense de groupe.

*

¹⁴ Voir F. Dagognet *La raison et les remèdes*, Paris, PUF, 1964, p. 113 et sq.

On n'étudie plus guère l'instinct de nos jours. Il s'agit là d'un concept que la science n'utilise pratiquement plus. Toutefois, il serait trop facile de croire que nous en avons définitivement terminé avec lui.

L'instinct maternel.

Etudiant l'attitude des mères vis-à-vis de leur progéniture à l'échelle des quatre derniers siècles en France, Elizabeth Badinter souligne qu'aucun instinct maternel ne s'y laisse saisir, au sens d'une tendance irrépessible partagée par toutes les femmes à aimer et à s'occuper de leurs enfants (*L'amour en plus*, 1980¹⁵).

La féministe Nelly Roussel avait déjà avancé des idées très comparables (*L'éternelle sacrifiée*, 1906¹⁶). Et un peu avant elle, le biologiste Alfred Giard (*Les origines de l'amour maternel*, 1905¹⁷).

A nos yeux, aux XVII^e et XVIII^e siècles, les mères se montrent au contraire étrangement insensibles vis-à-vis d'eux. Au milieu du XVIII^e siècle, ainsi, les enfants des villes allaités par leur mère sont une exception. On les place chez des nourrices, où ils sont nombreux à mourir dans une quasi indifférence. Dans certaines paroisses, comme en Anjou, on note que les parents ne se déplacent alors même pas pour l'inhumation de leurs enfants de moins de cinq ans (p. 113).

Avec Jean-Jacques Rousseau, un nouvel idéal d'amour maternel sera proposé, qui se répandra lentement à partir du dernier tiers du XVIII^e siècle et touchera de proche en proche toutes les classes de la société. Cette attitude elle-même, note E. Badinter, est sans doute en train de changer à notre époque avec la place nouvelle des femmes dans la société et la redéfinition du rôle du père. En fait d'instinct, ainsi, on ne trouve aucune attitude commune à toutes les époques et à toutes les femmes. Il n'y a pas d'instinct maternel - comme tendance essentielle d'une nature féminine attendant de se réaliser ; comme désir de maternité que toutes les femmes devraient ressentir - mais un comportement social variable. L'attitude de la mère est définie par l'ensemble de sa situation et par la manière dont elle l'assume, écrivait Simone de Beauvoir (*Le deuxième*

¹⁵ Paris, Flammarion, 1980.

¹⁶ Paris, Syros, 1979.

¹⁷ *La revue des idées* 2, 1905.

sexe, 1949, II, p. 322 et sq.¹⁸). On peut donc être parfaitement normale sans être mère, conclut E. Badinter.

L'ouvrage suscita en son temps des réactions assez vives ; prouvant que l'instinct, s'il a pratiquement disparu de la science, appartient encore à la pensée commune, confortant la vision d'un monde ajusté, d'une nature bonne qui ne fait rien en vain. Comment l'expliquer ? Le recours à l'idée d'instinct tient-il au constat d'une impossibilité angoissée à rompre avec le modèle social ? L'instinct est-il ainsi une métaphore de l'interdit ou de l'habitude ?

* *

B) L'habitude.

3. 2. 30.

L'animal n'a pas tant une conduite automatique qu'adaptée à un environnement restreint.

Au moins scientifiquement, nous ne croyons plus guère à l'instinct comme comportement adapté. C'est que l'idée d'un comportement automatique n'est guère confirmée par l'observation. Le registre comportemental de l'animal, en effet, ne se met en place qu'en rapport avec son environnement. Il n'est nullement rigide et semble dépendre largement de l'apprentissage, c'est-à-dire de la situation. *Ce n'est pas tant le comportement de l'animal qui est restreint que le monde dans lequel il vit.* C'est ce qu'exprime la notion d'*Umwelt* de Jacob von Uexküll. L'animal, souligne ce dernier, vit immédiatement dans un cercle fonctionnel adapté à ses besoins et ses facultés se trouvent mobilisées en conséquence (*Mondes animaux et mondes humains*, 1934¹⁹). Le comportement animal est ainsi adapté par rapport à certaines dimensions seulement de son environnement : sous une cloche de verre, un poussin échoue à provoquer une réaction de secours chez sa mère qui ne peut l'entendre crier.

Le monde animal comme compromis.

La curiosité d'un singe, ainsi, est essentiellement celle d'un animal arboricole, plus proche en ceci d'ailleurs de celle d'un écureuil que de celle d'un chasseur comme le chien.

¹⁸ 2 volumes, Paris, Gallimard, 1949.

¹⁹ trad. fr. Paris, Gonthier, 1956.

Pour survivre, note Uexküll, l'animal appauvrit son milieu aux stimuli qui lui sont les plus essentiels. Cela assure plus de sûreté à son action, laquelle peut paraître stéréotypée en ceci mais n'est pas figée, comme une mécanique. Elle peut changer du tout au tout, nous l'avons dit, avec l'environnement. Tel est l'*Umwelt*, le monde phénoménal subjectif de l'animal, distinct de l'environnement car construit sur des repères de perception choisis parmi tous les stimuli de l'entourage²⁰ et se réduisant, à l'extrême, à quelques stimuli-clés capables de libérer, avec le moindre effort, une réaction.

La tique vit ainsi accrochée à la branche, attendant seulement le signal de l'acide butyrique émané du corps d'un mammifère qui déclenchera sa chute. Le monde de la tique est ce stimulus et en son absence la tique vit à peine. Elle survit incroyablement longtemps sans s'alimenter (on aurait pu en maintenir en jeûne pendant dix-huit ans). L'ajustement parfait de la tique à sa proie, souligne Jacob von Uexküll, se conjugue avec la faible probabilité de l'atteindre (*i.e.* : qu'un animal passe sous la branche).

Tel est le monde de l'animal, un compromis entre le milieu optimal qu'il se crée, qui porte son existence et l'entourage indifférent, hostile, "pessimal", dans lequel il vit. Un organisme ne vit pas seulement, écrit Buytendijk. Il existe, dans un rapport déterminé avec son entourage (*L'homme et l'animal*, 1958, pp. 56-57²¹). L'animal n'existe que dans sa sphère, disait déjà Herder. Hors de son alvéole et de sa tâche précise dans cette alvéole, l'abeille n'est rien (*Traité sur l'origine de la langue*, 1770, p. 65²²).

Dans ce contexte, l'instinct tente avant tout d'abolir le temps ; de figer l'avenir incertain dans des gestes ritualisés.

Le sentiment du sacré ne serait-il ainsi qu'un prolongement chez l'homme du comportement instinctif ? Parce qu'il s'oppose à l'idée d'un monde objectif, l'*Umwelt* plait au relativisme désenchanté qui est à la mode de nos jours : ce que nous prenons pour le monde objectif n'est que notre *Umwelt* particulier, affirme Giorgio Agamben (*L'ouvert, de l'homme et de l'animal*, 2002²³). L'auteur affirme également que le conflit politique décisif qui gouverne tout autre dans notre culture est celui entre animalité et humanité. Mais cela, l'auteur ne fait pratiquement que l'affirmer et nous ne pouvons que le signaler.

L'instinct n'est pas un réflexe.

²⁰ Une illustration classique en fut fournie, concernant les oiseaux, par Konrad Lorenz (*Der Kumpan in der Umwelt des Vogels* in *Journal für Ornithologie*, 1935).

²¹ trad. fr. Paris, Gallimard, 1965.

²² trad. fr. Paris, Aubier, 1977.

²³ trad. fr. Paris, Payot & Rivages, 2002.

L'instinct est sans doute une conduite automatisée mais il n'est pas un réflexe, comme on a pu le croire²⁴. L'instinct, souligne Maurice Pradines, témoigne d'une autonomie du vivant dont il est difficile de trouver l'analogie dans le réflexe (*Traité de psychologie générale*, 1948, I, chap. IV²⁵). La continuité du comportement instinctif ne saurait être résolue, en d'autres termes, en une suite d'actes réflexes discontinus. Si un réflexe joue, de fait, c'est seulement dans son déclenchement, sous l'influence d'un stimulus : pour être plus performants, certains comportements instinctifs peuvent s'appuyer sur une série de réflexes.

Certains instincts, en effet, comme suivre la mère chez les jeunes, sont mis en actions par des déclencheurs perfectifs innés - on parle "d'IRM" (*Innate Releasing Mechanisms*) ou "Indices significatifs innés" - qui consistent par exemple en la vision d'une couleur ou d'une forme précise. Cela, toutefois, n'exclut pas une assez grande plasticité de comportement, contrairement à ce qu'on pourrait croire.

Chez l'épinoche mâle, notait N. Tinbergen (*op. cit.*), la simple vue d'une tache rouge sous le ventre et la gorge d'un autre mâle entrant dans son territoire suffit à déclencher l'attitude de combat. Le comportement est si peu réfléchi, ainsi, qu'on le provoque au moyen d'un leurre grossier, si ce dernier porte seulement une tache rouge sur le ventre. Mais en l'occurrence, ne réduit-t-on pas le comportement d'attaque de l'épinoche à son seul facteur déclenchant ? L'expérience, de fait, peut être discutée : un leurre ayant une tache verte fait aussi bien l'affaire...²⁶ Simple stimulus, la tache ne conditionne pas chez l'épinoche un comportement semblable à celui qu'il aurait vis-à-vis d'un congénère. De plus, est-elle l'unique facteur déclenchant en cause ? Lorsqu'ils sont jeunes et tout grisâtres, les épinoches ne se battent pas moins.

On comprend mieux le comportement instinctif en le rapprochant de l'habitude plutôt que du réflexe. Mais habitude et instinct sont de sens contraire.

En somme, l'instinct pourrait à bon droit être rapproché de l'habitude, qui est elle-même aussi une conduite intelligente automatisée, c'est-à-dire finissant par ne plus être réfléchie. Ainsi, nous l'avons vu, à partir du milieu du XIX^e siècle, on tentera volontiers de ramener les instincts à autant d'habitudes transmises héréditairement.

²⁴ Voir par exemple P. Hachet-Souplet *La genèse des instincts*, Paris, Flammarion, 1912, p. 109 et sq.

²⁵ 3 volumes, Paris, PUF, 1948.

²⁶ Voir R. Chauvin *Sociétés animales et sociétés humaines*, Paris, QSJ PUF, 1984, pp. 24-25.

Cependant, notait Félix Ravaisson, s'il n'y a entre les deux qu'une simple différence de degré - l'habitude paraît seulement plus réfléchi et par là moins infallible que l'instinct - si tous les deux représentent un moyen terme entre volonté et nature, ils sont néanmoins de sens contraire (*De l'habitude*, 1838²⁷).

Dans l'instinct, aucun espace n'est encore apparu à la représentation entre le mouvement et son but. Dans l'habitude, au contraire, cet espace a disparu. L'instinct est l'ébauche de l'esprit dans la nature, tandis que dans l'habitude l'esprit redevient nature, écrit Ravaisson²⁸. Paul Ricœur reprend ces idées dans sa *Philosophie de la volonté* (1950, II^o Partie, chap. II⁹). Toute action est un geste significatif et l'habitude est comme une chute dans l'automatisme, écrit-il. Elle est la naturalisation de la conscience, comme condition de son exercice dans le monde. Par notre corps, nous participons à un obscur fond d'inertie de l'univers (p. 386).

L'instinct est comme une matière, au sens propre, dont part la réflexion. Réciproquement, l'habitude nous invite à considérer la nature comme une volonté endormie. On ne peut les confondre que dans la stricte mesure où ils renvoient tous deux au fait d'une intelligence immédiate qui dévoile l'essence intime et la nécessaire connexion de la liberté et de la nécessité.

Ravaisson part des réflexions de Maine de Biran sur l'habitude, dont ce dernier notait qu'elle affaiblit nos sensations passives (le plaisir s'émousse, l'odeur n'est plus perçue, etc.), en même temps qu'elle affirme et affine les actes que provoque notre volonté, dont elle est ainsi le parfait révélateur (*Influence de l'habitude sur la faculté de penser*, 1802³⁰). De là, l'habitude chez Ravaisson indique que la matière est comme une dégradation de l'esprit. On a parlé en ce sens de "l'animisme" de Ravaisson ; la nature tendant pour lui à n'être que le déploiement d'une pensée, d'une âme³¹.

Darwin. L'habitude est un attribut de l'espèce, non de l'individu.

D'un point de vue lamarckien, l'instinct peut passer pour une habitude devenue héréditaire³². L'habitude est en nous, dit-on en ce sens, comme une seconde nature. Au point de susciter en nous des tendances ? Cela est discutable, pour Maurice Pradines (*op.*

²⁷ Paris, Alcan, 1933.

²⁸ Voir C. Bruaire « La médiation de l'habitude » *Les Etudes philosophiques*, octobre-décembre 1984, pp. 467-479.

²⁹ 2 vol, Paris, Seuil, 2009. En plus de Ravaisson, Ricœur renvoie également à J. Van der Veldt *L'apprentissage du mouvement et l'automatisme*, Paris, Vrin, 1928.

³⁰ Paris, PUF, 1954.

³¹ Voir J. Cazeneuve *Ravaisson et les médecins animistes et vitalistes*, Paris, PUF, 1957.

³² Voir J. Piaget *L'épistémologie génétique*, Paris, QSJ PUF, 1970, pp. 68-69.

cit., p. 103 et sq.³³). Et ce n'est pas du tout ainsi que Charles Darwin, contrairement à ce qu'on croit trop souvent, considérera l'instinct, qu'il refusera d'identifier à l'habitude (*L'origine des espèces*, 1859, chap. VIII).

Ce chapitre est en fait le résumé d'un ouvrage beaucoup plus vaste que Darwin ne put achever.

Les instincts des fourmis ou des abeilles ne peuvent guère avoir été acquis par simple habitude, souligne Darwin. Car ce serait admettre que l'intelligence précède l'instinct ! Considérons, invite en ce sens un auteur, la façon dont l'abeille construit ses alvéoles hexagonales à fermeture trilosangique. Tous les angles dièdres de l'alvéole (formés par deux faces losangiques, trapézoïdes, ou une face losangique et une face trapézoïde) ont 120° et l'abeille résout ainsi un problème de minimum de manière surprenante (et d'ailleurs à peu près inutile puisque l'économie de cire réalisée est minime). Si l'instinct qui la guide dans cette construction correspondait premièrement à une habitude, cela voudrait dire qu'à l'origine, l'abeille a consciemment posé et résolu un problème exigeant une mesure délicate d'angles³⁴.

Conformément à ses principes, Darwin suggère plutôt que l'instinct est une intelligence qui se suffit à elle-même et qui progresse au gré de variations spontanées de comportement guidées par l'action de la sélection naturelle. *L'instinct force à penser l'intelligence au niveau de l'espèce entière et non des individus*. L'instinct est l'intelligence en marche au fil des espèces.

C'est en ce sens que l'anthropomorphisme dont Darwin semble abuser dans *La descendance de l'homme* (1871 ; voir ci-dessus) est voulu. Il s'agit de montrer que les animaux ressentent les mêmes émotions que nous. Qu'ils disposent des mêmes sens, des mêmes intuitions³⁵. Que nous partageons avec eux le même fonds d'expressions. Les seules différences entre eux et nous concernent, selon Darwin, le sens moral et la conscience de soi (Première partie, chap. III).

De nos jours, l'étude des comportements "économiques" des animaux (réciprocité, coopération, répartition, récompenses, ...) est assez fidèle à cette approche. Voir ainsi F. de Waal *Le commerce chez les animaux* (2005³⁶) ou E. Linden *Les lamentations du perroquet* (1999³⁷).

³³ Voir également le classement par Pradines des formes d'habitude p. 110 et sq.

³⁴ Voir J. Chevalier *L'habitude*, Paris, Boivin, 1929, pp. 94-100.

³⁵ Voir sur ce thème P. Hachet-Souplet *De l'animal à l'enfant*, Paris, Alcan, 1913.

³⁶ *Pour la science* n° 331, mai 2005, pp. 34-41.

³⁷ trad. fr. Paris, Fayard, 2002.

L'origine animale de l'esprit.

Parvenir à rendre compte ainsi de l'instinct marque le véritable couronnement de la théorie de Darwin, puisque celle-ci peut dès lors aller jusqu'à expliquer la genèse de l'esprit. Pour cela, il lui faut montrer qu'instinct et intelligence sont en continuité ; que le premier n'est pas le substitut de la seconde. Il est une pré-intelligence organique, héréditairement programmée. Rien ne les distingue véritablement et ils vont de pair, affirme Darwin. Les animaux qui possèdent les instincts les plus remarquables sont certainement les plus intelligents également (p. 69). Les facultés supérieures ne sont qu'autant d'instincts graduellement développés. C'est là l'extrême contingence que Darwin prête au vivant, qui signifie que l'esprit est bien d'origine animale, en même temps qu'il invite à considérer – point qui est beaucoup moins aperçu – que la nature est esprit. A ce point qu'elle a produit plusieurs fois et de manière distincte l'intelligence, peut-on ajouter avec un auteur présentant l'étonnante intelligence des poulpes³⁸.

Ses plus hautes facultés : la pensée, la conscience, par lesquelles il en vient à se saisir comme un individu singulier, ne sont en fait chez l'homme que l'effet d'une œuvre collective et insensible à laquelle il ne fait que participer.

Délibérément opposée à ce point de vue, sera l'approche des *Souvenirs entomologiques* (1879-1907) de l'entomologiste Jean-Henri Fabre³⁹. On trouve en effet chez Fabre l'une des dernières descriptions scientifiques de l'animal comme individu singulier, porteur de talents, d'espoirs et de qualités particulières. L'instinct, en ce sens, naît parachevé avec l'insecte et le guide sans la moindre erreur, selon Fabre. Sans motif, sans rien dans l'organisation qui l'annonce ou l'explique. Il éclate comme le génie. Porte-t-il la marque du Créateur ? Fabre ne va pas jusqu'à le soutenir. Il considère l'instinct avant tout pour en marquer le mystère. Darwin s'attache tout au contraire à en remettre en cause la réalité singulière.

L'homme est un animal dont l'individualité est particulièrement affranchie.

Les animaux humains héritent leur conscience ainsi que, dans une large mesure, leurs pensées et les différentes prises de conscience qui se développent chez eux avec l'âge, comme chez l'oiseau les couleurs de son plumage. Ce ne sont là qu'attributs de notre espèce, dont le dessein ne dépend pas de nous, même si leur principal effet est de nous ouvrir un espace individuel de liberté. L'instinct, ainsi, n'est pas pour Darwin une pensée inconsciente mais l'intelligence paraît n'être que la frange consciente de l'instinct. L'animal

³⁸ Voir P. Godfrey-Smith *Le prince des profondeurs*, 2016, trad. fr. Paris, Flammarion, 2018.

³⁹ 10 volumes, Paris, Delagrave, 1879-1907. Des choix de textes existent pour qui voudrait se dispenser de consulter les dix volumes des *Souvenirs*. Voir par exemple J-H. Fabre *Souvenirs d'un entomologiste*, Paris, Balland, 1986.

n'est pas comme un homme privé de certaines facultés mais l'homme, simplement, un animal perfectionné et plus lucide, c'est-à-dire dont l'individualité est plus affranchie.

L'instinct n'est pas hors de l'esprit, redira Bergson. Dans nos sympathies irréfléchies, nous expérimentons sous une forme trop pénétrée d'intelligence quelque chose de ce qui doit se passer dans la conscience d'un insecte (*L'évolution créatrice*, 1907, chap. II⁴⁰).

En ce sens, des expériences classiques désignent l'intelligence chez l'animal comme une lueur éclairant subitement un comportement coutumier. Quand un singe parvient à résoudre un problème autrement que par approximations successives, l'intelligence paraît liée à une perception globale, structurée d'emblée et non à une somme de perceptions. Un exemple célèbre en a été fourni par Wolfgang Koehler (*L'intelligence des animaux supérieurs*, 1931⁴¹). Considérant un fruit accroché à une branche inaccessible, un chimpanzé découvre, de manière soudaine, qu'il peut monter sur deux caisses superposées. Encore faut-il que les caisses apparaissent dans son champ perceptif. Autrement, il n'y pensera pas. S'il n'a pas un bâton sous la main pour décrocher quelque chose, de même, il pourra le remplacer par d'autres objets mais seulement si ceux-ci sont à portée de main. L'intelligence est comme une grâce ici et elle n'apprend rien⁴². Elle ne se transmet d'ailleurs guère aux congénères (Koehler, p. 57). Et elle ne deviendra pas habituelle.

On pourrait être tenté de parler ici de pseudo-intelligence, de pré-intelligence, car la réflexion se sépare à peine du comportement. Remaniement formel de la perception, la solution ne suscite pas une réflexion laborieuse. De fait, l'idée générale n'est pas formée. Mais telle n'est pas exactement la conclusion de Koehler, qui tend plutôt à ramener toute intelligence à la lueur observée chez ce chimpanzé, pour dire que l'intelligence n'est pas ce qui décide du comportement mais, inséparable de la perception, plutôt le comportement lui-même ou une dimension comportementale. Une action intelligente n'est pas un effet de l'intelligence, au sens où elle serait préparée par une réflexion antérieure, elle est l'intelligence même, disait à peu près au même moment le behaviorisme. Il n'y a pas de fantôme dans la machine, ce qui ferait de l'esprit, en retrait du comportement, le lieu des pensées secrètes, explique Gilbert Ryle (*La notion d'esprit*, 1949, chap. II⁴³).

⁴⁰ *Œuvres*, Paris, PUF, 1959.

⁴¹ Paris, Alcan, 1931.

⁴² Voir H. Wallon *De l'acte à la pensée*, Paris, Flammarion, 1970, p. 64.

⁴³ trad. fr. Paris, Payot, 2005.

Telle est la thèse ainsi : aucune action ne nécessite l'existence d'une opération mentale antérieure. Thèse passablement sommaire mais qui s'imposera assez largement et dont on tirera que l'animal ne pense tout simplement pas - émotions et passions ne relevant pas de la pensée⁴⁴. Certes, il faut reconnaître que l'approche behavioriste avait ceci de déterminant et de moderne qu'elle mettait à bas tout une littérature psychologique faisant largement recours à des instincts aussi inexplicables qu'inexpliqués – et accueillant ainsi parfois volontiers quelques phénomènes parapsychologique à l'appui de ses thèses ; l'ouvrage de William McDougall *Psychology: the study of behaviour* (1912⁴⁵) en représente un assez bon exemple.

Se forma néanmoins ainsi un consensus de pensée étonnamment proche du point de vue cartésien de l'animal-machine (voir ci-dessus) et il convient de nous y attarder un moment. Nous choisirons à cet égard un texte de Donald Davidson, qui représente par ailleurs un très bon exemple de scolastique contemporaine (*Animaux rationnels*, 1982⁴⁶).

*

3. 2. 31.

Un chien poursuit un chat qui se précipite vers un chêne mais fait un écart soudain et disparaît en haut d'un érable proche. Le chien n'a pas vu la manœuvre et gratte le tronc du chêne comme s'il voulait l'escalader. Nous sommes tentés de dire : le chien pense que le chat est monté dans l'arbre. Or c'est faux !, soutient Davidson. Le chien ne pense pas à quelque chose comme un arbre, encore moins à un chêne ou au plus vieil arbre en vue. On peut admettre qu'il croit que le chat est juché là-haut mais non qu'il le pense. Pour penser une telle chose, il faudrait qu'il dispose de nombreuses croyances au sujet des chats et des arbres. Il est difficile de les lui accorder sans langage car toutes ces croyances se forment dans l'échange avec d'autres individus capables de les formuler. Chaque pensée ne dépend pas d'une phrase qui l'exprime. Mais il n'y a pas de pensée sans langage. Pour croire, il faut encore être capable de savoir que l'on est en train de croire. Pour croire, il faut avoir le concept de croyance et être capable de se situer comme croyant en regard d'un énoncé

⁴⁴ Voir la présentation de J. Proust *Les animaux pensent-ils ?*, Paris, Bayard, 2003.

⁴⁵ New York, H. Holt & Co, 1912. Voir la critique de R. S. Woodworth *Dynamic Psychology*, New York, Columbia University Press, 1918.

⁴⁶ trad. fr. in *Paradoxes de l'irrationalité*, Combas, L'Eclat, 1991.

ce qui est impossible sans langage. Le chien ne pense donc pas : “le chat est monté dans l'arbre”. Ce sont là des concepts.

Nous venons de résumer très abusivement les arguments de Davidson, lesquels sont loin d'être aussi explicites, qui jouent plutôt de la digression continuelle et de l'exemple extravagant (“supposez un superchien venant d'une autre planète...”). Comme dans la scolastique médiévale, nous avons ici affaire à une démonstration par absence de clarté !

Davidson définit la pensée comme un discours qui, usant de concepts, peut être argumenté. Or il est clair que les chiens ne nous parlant pas, nous ne pouvons assurer qu'ils argumentent - pas davantage d'ailleurs qu'un homme dont nous ne comprenons pas la langue (peut-être, au lieu de parler, se contente-t-il d'aboyer) ou même que quiconque parle notre langue, dès lors que le contexte ne nous permet pas de savoir s'il fait plus que répéter des phrases qu'il ne comprend pas, comme un perroquet.

L'animal ne maîtrise apparemment pas la pensée conceptuelle. Si l'on ne veut pas être trop sévère, reconnaissons qu'il n'est pas inutile de le rappeler, alors qu'un certain nombre de nos contemporains se demandent si les dauphins ne sont pas plus intelligents que l'homme...

Seulement, cette porte ouverte enfoncée, la question n'est pas là mais de savoir si un animal infère, raisonne et juge alors même qu'il n'est pas à même d'argumenter ? Le chien gratte-t-il le tronc d'arbre sans aucune raison ou parce que le chat, de son point de vue, s'y trouve ? A partir de là, peut-on dire qu'il ne dispose pas, sinon d'un concept de chat, au moins d'une représentation susceptible d'être vraie ou fausse ? Ne peut-il distinguer le chat d'un nuage et l'arbre d'une carotte ? S'il aperçoit le chat dans l'érable, pensera-t-il que c'est un autre chat ? Faut-il dire que l'animal n'a pas de conscience phénoménale?⁴⁷ S'il est incapable de saisir une image comme une représentation, il faut admettre que l'animal n'a pas même la possibilité de réagir à un stimulus. Face à un prédateur, son cerveau ne sert qu'à déclencher quelque agent chimique qui, lui, va provoquer la fuite, l'animal n'ayant pas les concepts de menace ou de prédateur en tant que tels. Mais que l'animal ne puisse dire en l'occurrence ce qui se passe – n'en ayant peut-être pas les concepts – ne signifie pas qu'il n'en possède pas la représentation, laquelle peut bien se passer d'être dite, c'est-à-dire d'être réfléchie. La représentation d'un

⁴⁷ Voir P. Carruthers *Phenomenal Consciousness: a naturalistic theory*, Cambridge University Press, 2000.

objet a déjà l'unité d'un concept et, en l'occurrence, on ne peut faire sans elle : si on ne la prête pas à la conscience de l'animal, il faut la croire incluse dans les mécanismes de sa machinerie neuronale, ce qui revient au même ! Mieux vaudrait peut-être remettre en question le dogme selon lequel le langage serait indispensable à la pensée, pour admettre notamment que les processus de la vision englobent le raisonnement⁴⁸.

L'attitude des animaux face à un miroir relève de la même problématique : les singes anthropoïdes s'y reconnaissent incontestablement. De là, on se demande si les animaux disposent d'une image d'eux-mêmes ou si leur représentation d'eux-mêmes correspond à autre chose que cette image qui apparaît dans le miroir où ils se mirent⁴⁹. En fait, on pourrait concevoir que la représentation de soi-même n'est pas une simple représentation ; qu'elle suppose une réflexion, à défaut de laquelle sa propre image n'est pas reconnue parmi d'autres. Cela ne signifierait pas, qu'au niveau de leurs représentations, les animaux sont incapables de distinguer entre eux-mêmes et le reste du monde mais simplement que l'épreuve du miroir oblige à penser. Seulement, puisque des singes surmontent une telle épreuve, il faudrait admettre qu'il est possible de penser sans langage...

Un missile n'a pas de croyance, souligne Davidson. On peut pourtant prédire ce qu'il va faire. Certainement. Mais dans la mesure où il a été précisément conçu pour le faire ! Un missile est un objet pensé. Le problème des êtres vivants est qu'ils n'ont été pensés par personne. Comment dès lors rendre compte de leurs comportements finalisés ? Le plus simple est-il de leur reconnaître la pensée ou d'aller chercher une très improbable programmation neuronale finalisée ? Les deux revenant sans doute d'ailleurs au même, au total.

Si Davidson veut surtout souligner que rien dans le comportement du chien, comme dans celui du chimpanzé de Koehler, ne nous assure que l'animal pense et qu'au fond nous n'avons pas besoin de lui prêter quelque capacité de délibération pour rendre compte de ce qu'il accomplit une action intelligente, il est loisible de lui accorder. Mais encore conviendrait-il de préciser clairement ce qu'on entend par "pensée" ou "délibération" et la part qui revient au jugement en regard d'elle. Car il faut bien admettre que l'animal juge, sauf à admettre que son comportement est une succession de hasards chanceux ou qu'il n'est en fait qu'un robot télécommandé ou préprogrammé. L'animal donne un sens aux choses qui l'entourent⁵⁰. Or, si l'animal juge, peut-il ne pas inférer ? On

⁴⁸ Voir R. Arnheim *La pensée visuelle*, 1969, trad. fr. Paris, Flammarion, 1976.

⁴⁹ Voir J. Fagot & J. Martin-Malivel « Donner du sens aux images » *La Recherche* n° 356, septembre 2002, pp. 38-40.

⁵⁰ Voir J-P. & Y. Chrétien *L'animal est-il un philosophe ?*, Paris, O. Jacob, 2013.

a remarqué que des singes anticipent le potentiel d'un arbre en fruits en fonction de leurs précédents passages dans la forêt. Mieux même, si l'arbre était chargé de fruits lors d'un précédent passage, ils retournent plus souvent le voir quand les journées ont été chaudes et ensoleillées plutôt que fraîches ou nuageuses⁵¹. On a pu encore montrer que les geais devinent et prennent en compte les désirs alimentaires de leurs femelles. Des corbeaux ayant appris à troquer des jetons contre une récompense sont capables de renoncer à une récompense immédiate pour une autre future plus importante.

L'exemple de Davidson montre comment se crée le besoin de faire intervenir l'instinct - ou quelque chose qui lui ressemble, l'instinct lui-même n'étant plus invoqué - et comment y conduit une vision machiniste du vivant qui, malgré elle, finalise inévitablement celui-ci, comme si tout en lui avait été préalablement réglé, à l'instar d'une machine - quitte à demander des miracles au hasard et à l'adaptation.

A contrario, l'adaptation au milieu ne nous invite-t-elle pas à formuler une vision biologique de la pensée, comme capacité d'adaptation et de réaction au milieu⁵². Le problème est qu'à ce compte, tout pense ! Même les plantes. Et on peut parler, comme certains, de « cognition incarnée » à propos des changements de couleur de la peau du caméléon, qui semblent pourtant relever de quasi réflexes. Toutefois, face à des comportements comme celui des fourmis coupe-feuille qui sortent du nid exactement quand les chauves-souris se sont endormies et alors que les oiseaux ne sont pas encore endormis, on peut sans doute, comme Eduardo Kohn, parler de représentations, même si elles sont subsymboliques (*Comment pensent les forêts : vers une anthropologie au-delà de l'humain*, 2013⁵³).

Jean-Marc Ferry distingue en ce sens des grammaires non linguistiques, comme une grammaire associative (iconique) et une grammaire imputative (indiciaire), qui favorisent des modes de compréhension à travers lesquels chacun ne communique qu'avec lui-même. Fondés sur l'historicité d'associations propres, vécues, entre des signes et des

⁵¹ Voir K. Janmaat & al. "Primates take weather into account when searching for fruits" *Current biology* vol. 16, 2006, pp. 1232-1237.

⁵² Voir T. Burge « Perception: where mind begins » *Philosophy*, vol. 89 n° 3, 2014, pp. 385-403.

⁵³ trad. fr. Paris, Zones sensibles, 2017. Voir également T. Deacon *The symbolic species: the co-evolution of language and the brain*, New York, Norton, 1967 & *Incompleted nature: how mind elrged from matter*, New York, Norton, 2012. Voir également les modèles « subsymboliques » du cerveau de Paul Smolensky (*Subsymbolic computation theory for the human intuitive processor* in B Cooper, A. Dawar & B. Löwe (dir) *How the World computes: Turing Centenary Conference and 8th Conference on computability in Europe*, Berlin, Springer, 2012).

états de choses, ces modes de compréhension forment un aspect déterminant de l'identité personnelle (*Les grammaires de l'intelligence*, 2004⁵⁴). Certes, à la différence des mots, icônes et indices (c'est leur différence d'avec les symboles) n'ont pas de signification intrinsèque. Comme une image, leur sens est métaphorique. Ils sont l'évocation d'une situation faite d'impressions mêlées, fortement qualifiées mais presque indicibles (c'est pourquoi on ne peut espérer une mise en transparence de l'inconscient, non parce que son sens nous serait scellé mais parce qu'il n'a pas de signification générale et donc pleinement dicible). Une grammaire indiciaire permet de décoder des gestes, des signes, d'apprécier instantanément quelque chose (J-M. Ferry prend l'exemple de la drague, de la jeune fille qui sait tout de suite si c'est oui ou non). Elle permet l'articulation d'une intelligence dont le propre est de ne pas avoir de monde objectif. Un monde qui a ainsi une vérité mais pas d'objectivité, que nous partageons sans doute avec l'animal, de sorte que nous pouvons immédiatement comprendre ses ruses, son maniement de certains outils ; tout de même que les animaux communiquent entre eux. Certes, les analyses montrent que le chant des baleines à bosse n'est pas structuré comme un langage. Il n'en crée sans doute pas moins un unisson émotionnel permettant un échange. Il faut donc parler d'une intelligence non objective (puisque, sans langage, elle ne se fonde pas sur le partage de significations) mais qui définit cependant une rationalité commune⁵⁵.

Les grammaires sans langage ne sont pas purement privées mais possèdent des invariants sémiotiques qui ne paraissent pas naître d'une histoire individuelle dans sa singularité. Jean-Marc Ferry pose dès lors la question d'un inconscient collectif (inconscient car sa grammaire n'est pas officiellement, objectivement partagée). Ce qui recouvre la problématique de l'instinct : comment une intelligence non discursive peut-elle être partagée ?

*

Comment, cependant, une intelligence trans-individuelle pourrait-elle fonctionner ?

L'instinct, souligne Jean Piaget après Darwin, est pré-individuel ou plutôt trans-individuel, au sens où il s'impose aux individus non pas en ce qu'ils sont seulement

⁵⁴ Paris, Cerf, 2004.

⁵⁵ Voir D. L. Cheney & R. M. Seyfarth *Baboon Metaphysics: the evolution of a social mind*, University of Chicago Press, 2008.

semblables (ce qui est le cas du réflexe) mais en tant qu'ils forment des totalités organisées au sein desquels les rôles peuvent être différents. Tel est par exemple l'instinct sexuel : une structure organisée de deux individus présentant des comportements différents et complémentaires (*Biologie et connaissance*, 1967, p. 259 et sq.⁵⁶).

En regard, le problème est évidemment celui de la formation de tels comportements. Dans la mesure même où l'instinct correspond à des convergences trans-individuelles, sa formation purement au hasard serait vraiment miraculeuse, déclare Piaget. En fait, *puisque le comportement instinctif a un support génétique, force est d'admettre l'intelligence des formations génétiques elles-mêmes*. Quoiqu'on ne sache guère imaginer quelle réalité matérielle pourrait posséder une telle intelligence, cela expliquerait néanmoins que l'instinct soit intelligent sans relever de l'intelligence et que celle-ci, en revanche, soit, notamment sous sa forme mathématique, adaptée à la réalité physique. Elle n'en serait en effet qu'une émanation. L'instinct, ainsi, n'est selon Piaget qu'un terme pour désigner une interrogation. Il n'est rien en soi. Et cette conclusion est incroyablement courte car ce que Piaget met au jour ainsi, paraissant ne pas vouloir y toucher, c'est que la nature est intelligence, esprit.

De tels grands mots pourront faire peur et susciteront mille objections. Pour autant, les dogmes béhavioristes doivent être revus. Une idée répandue, ainsi, veut que les animaux soient capables émotionnellement de reconnaître les intonations mais non la signification des mots que nous employons. On a pu cependant montrer que les chiens traitent séparément les données sémantiques et les données d'intonation. Ce que nous leur disons est analysé dans l'hémisphère gauche de leur cerveau, alors que la façon dont nous le disons est traitée par le cortex auditif de l'hémisphère droit. Leur cerveau est donc latéralisé sur le plan fonctionnel (les deux hémisphères ont des fonctions différentes). Ce qui suggère que cette latéralisation, que nous croyons rare dans le règne animal (elle a pu être identifiée chez certains oiseaux comme l'étourneau avec ses chants ou chez le rat dans la perception des hormones), est un phénomène beaucoup plus large que nous ne l'estimons. Au-delà, c'est la conscience elle-même qui devra sans doute être reconnue chez un nombre croissant d'espèces. Pour des auteurs, elle serait commune non seulement aux vertébrés mais même aux arthropodes (dont les insectes) et aux céphalopodes (comme

⁵⁶ Paris, Gallimard, 1967.

les pieuvres). Par conscience, ces auteurs entendent l'expérience subjective d'appartenir au monde, ce qui recouvre des ressentis ou *qualia*, un soi unifié dans ses perceptions, le sens d'une extériorité à soi et la capacité à agir suivant des représentations mentales. A ceci s'ajoute encore la capacité à avoir des sensations positives ou négatives. Certes, il est difficile d'apporter les preuves objectives d'un phénomène subjectif mais, estiment les auteurs, on peut se fier à l'apparition neuronales, au cours de l'évolution, permettant d'avoir des réponses aux stimuli extérieurs qui ne soient plus de l'ordre du réflexe. Or cette apparition pourrait être intervenue dès le Cambrien, il y a 520 millions d'années⁵⁷.

*

Finalement, l'instinct existe-t-il ? demande Maurice Pradines (*op. cit.*). Dans la théorie darwinienne, il n'est pas nécessaire de l'accorder. *L'instinct n'est qu'un problème, qui nous renvoie au fait d'une intelligence non discursive ainsi qu'à la problématique détermination génétique d'un comportement sensé.*

En somme, c'est le vieux problème de l'hérédité des caractères acquis que nous voyons resurgir ici : comment ce qui paraît correspondre à une initiative du vivant peut-il lui être extérieur, lui être transmis ?

L'instinct est un mode d'intelligence qui ne sait pas qu'il sait ce qu'il sait ou qui, avec l'habitude, a oublié qu'il le sait mais n'a pas oublié ce qu'il sait. En ce sens, l'instinct désigne un mode de pensée singulier, positif et n'est pas une notion vide. De sorte qu'on peut regretter qu'il n'y soit plus sérieusement fait recours. Ainsi, plutôt que de parler "d'intelligence artificielle", de nos jours, il serait peut-être plus approprié de parler "d'instinct artificiel".

L'instinct, cependant, est une notion poreuse, mal délimitée. Tel que nous venons de le définir, il envahit nos comportements intelligents. Nous pouvons décider d'une chose, comme allumer la lumière d'une pièce et, par instinct, sans y réfléchir, nous accomplissons alors nombre d'actes nécessaires à la réalisation de cette chose (nous allons vers l'interrupteur, tendons le bras, appuyons sur le bouton). Et même notre décision peut-elle passer pour pleinement réfléchie ? Il n'est pas de réponse simple et un Donald Davidson peut ainsi considérer qu'il est possible d'exclure la volonté dans l'analyse de nos

⁵⁷ Voir T. E. Feinberg & J. M. Mallatt *The Ancient Origins of Consciousness*, Cambridge Mas., MIT Press, 2016.

actions. Pour vouloir vraiment quelque chose, en effet, il nous faut vouloir vouloir cette chose et ainsi de suite à l'infini (*Actions et événements*, 1980⁵⁸). C'était déjà l'argument de Ryle contre la délibération intérieure.

Réciproquement, l'instinct n'exclut pas l'intelligence, la conscience – notamment ce qu'on nomme “métacognition”, qui a été mise en évidence chez le singe rhésus (2001) puis le rat : l'animal est capable d'anticiper les conséquences de son comportement en tenant compte de ses propres compétences et en évitant certains risques. Les primatologues David Premack et Guy Woodruff ont ainsi invité à sonder la capacité des animaux à attribuer à autrui intentions, désirs et croyances et à prédire ou à comprendre ainsi son comportement, une capacité qu'ils ont nommé une “théorie de l'esprit” (*Does the chimpanzee have a Theory of Mind ?*, 1978⁵⁹). De nombreux résultats expérimentaux le suggèrent : un animal cache sa nourriture en présence d'un congénère et la retire une fois ce dernier parti, etc. Même en mauvaise santé, le diamant mandarin, un petit oiseau exotique, force la voix pour faire croire à son excellente forme. Mais ceci uniquement devant une nouvelle possible conquête. Face à une femelle qu'il connaît déjà, l'oiseau ne se donne pas cette peine !⁶⁰

Loin d'être une conduite automatique, génétiquement codifiée, sans doute l'instinct exprime-t-il sous une forme non réfléchie l'intelligence d'une espèce. Maurice Pradines (*op. cit.*) formule en ce sens une loi « de genèse réciproque » : l'automatisme ne précède pas l'intelligence mais l'accompagne et la suit. L'ultérieur modifie la constitution de l'antérieur. Ce que nous prenons pour un germe est en fait un produit – et cette pénétration de l'instinct par l'intelligence vaut aussi bien pour la sensation. Kurt Goldstein soutenait de même que tout organisme fait son environnement et qu'en ce sens, le déclenchement des instincts dépend des facultés supérieures, loin d'être autonome et automatique, ce qu'il peut néanmoins sembler être dans le cadre d'une existence appauvrie, comme en captivité (*La structure de l'organisme*, 1934⁶¹).

L'instinct porte ainsi l'intelligence et permet même à la sagacité individuelle d'éclorre à l'occasion. Il la suscite comme capacité de tirer parti d'une expérience, même

⁵⁸ trad. fr. Paris, PUF, 1993.

⁵⁹ *Behavioural and Brain Sciences* 1, 1978, pp. 515-526.

⁶⁰ Voir M. David, Y. Auclair, S. R. X. Dall & F. Cézilly “Pairing context determines condition-dependence of song rate in a monogamous passerine bird” *Proceedings of the Royal Society*, 19 december 2012.

⁶¹ trad. fr. Paris, Gallimard, 1983.

enserrée dans des déterminismes comportementaux stricts. Ainsi des modes de communication olfactifs des fourmis (voir ci-après), détournés à leur profit par certains individus et même par des myrmécophiles, prédateurs ou symphibes (ceux qui coexistent avec les fourmis). Ainsi de la sexualité, qui loin d'être limitée à la procréation, acquiert une dimension sociale, notamment pour la résolution des conflits, chez les Bonobos⁶².

Au total, des comportements inscrits dans l'instinct d'une espèce peuvent être tout à fait singuliers. Ils ne s'opposent pas à l'émotion, à la curiosité, à l'intelligence. Ainsi de l'exemple de Kuni, une femelle bonobo, que rapporte Frans de Waal. Voyant un étourneau se cogner contre une vitre, elle ramasse délicatement l'oiseau. Elle lui donne un élan mais il se contente de battre des ailes. Elle grimpe alors en haut de l'arbre le plus élevé à proximité, écarte avec précaution les ailes de l'oiseau puis l'envoie comme un enfant ferait d'un avion. L'étourneau retombe sur le sol. Kuni redescend de l'arbre et veille sur lui. Le soir l'oiseau s'envole (*Le singe en nous*, 2005⁶³).

En termes évolutifs, de tels comportements sont difficiles à penser. Accordons que l'instinct n'est qu'une série de réflexes, génétiquement déterminés, puisqu'ils se transmettent d'individu à individu et que l'évolution a progressivement sélectionnés. Compte tenu de la capacité des comportements instinctifs à s'ajuster à de nombreuses circonstances différentes, nous devons considérer que tous ces cas de figure ont dû être programmés. Nous ferons du génome la chose d'un véritable demiurge ! Reconnaissons-nous au contraire aux instincts une vraie spontanéité, leur sous-jacent génétique ne représentant qu'une sorte de boîte à outils, des patterns généraux que l'animal peut utiliser de manière modulée ? Mais l'instinct est plus que cela. Il forme des comportements très spécialisés ; les soins maternels par exemple. Il est économe, il épargne d'avoir à découvrir, à inventer nombre d'éléments particuliers. Alors abandonnons l'instinct et reconnaissons que les animaux réfléchissent ! Mais en quoi consiste un jugement qui, tel que l'instinct nous invite à le concevoir, est d'abord un jugement que rien consciemment n'éclaire mais qui paraît comme acquis d'emblée, puisqu'il est transmis en large partie. Qu'est-ce qu'une pensée non pensée ?

Ce sont de telles questions qu'amènent à poser l'organisation des sociétés animales et les problèmes qu'elles soulèvent en termes d'évolution.

⁶² Voir F. de Waal & F. Lanting *Bonobos, le bonheur d'être singe*, trad. fr. Paris, Fayard, 2006.

⁶³ trad. fr. Paris, Fayard, 20006.

*

* *